

La dernière Semaine sociale à laquelle prit part le cardinal Villeneuve fut celle de Montréal en 1945. On y célébrait le vingt-cinquième anniversaire de l'institution. Pour commémorer cet événement il consentit à remplacer par une conférence de grande allure la simple allocution traditionnelle. Irradiée, sa parole atteignit de nombreux auditeurs aux écoutes. Durant une heure le distingué conférencier traita un sujet qui lui tenait à cœur: l'organisation corporative. Il était tout heureux d'avoir cette occasion de rappeler au grand public l'enseignement de l'Église sur une question aussi vitale et d'appliquer cette doctrine à notre pays.

Le manuscrit que me remit le cardinal, écrit de sa main, portait plusieurs ratures. Et parfois les mots chevauchaient les uns sur les autres. Il s'en excusa. Rentré la veille d'un voyage dans l'Ouest, et empêché de faire ce travail, comme il l'aurait voulu, avant son départ, il l'avait composé vaillamment en chemin de fer, prenant sur son repos plutôt que de faillir à sa parole.

Terrassé par la maladie en 1946, il tint à adresser de son lit de souffrance un court message à la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe. Il se disait avec nous de cœur et d'esprit. De tels témoignages nous remplissent à la fois de confusion et de fierté. L'attachement du cardinal Villeneuve aux Semaines sociales du Canada demeurera une de leurs plus grandes gloires. Sa mort leur est vraiment une perte irréparable.

Deux mois plus tard, nouveau deuil. Pas inattendu, celui-là. Mais le valeureux vieillard qui rendait, le 27 mars, sa grande âme à Dieu avait été, lui aussi, si intimement lié à notre œuvre, si identifié aux idées pour lesquelles nous luttons, si vaillant dans leur propagande et leur défense, qu'il nous semblait devoir vivre aussi longtemps qu'elles.

Mgr Eugène Lapointe fut en effet un pionnier dans l'action sociale catholique. Quand il vint rejoindre l'équipe qui se formait à Montréal en 1920, une réputation exceptionnelle le précédait. Il faisait même figure de personnage légendaire. Pensez donc: cet humble prêtre avait eu l'audace de se dresser contre les forces conjuguées d'un patronat égoïste et d'un prolétariat neutre pour préconiser le syndicalisme catholique, avec son idéal de justice sociale et de collaboration des classes. Il ne s'était pas contenté de diffuser l'enseignement recueilli à Rome même, de la bouche de Léon XIII, mais il s'était attelé à la rude tâche de le faire pratiquer dans son milieu. Et sa première conquête avait été un patron, le plus grand patron de la région, qu'il avait rallié à la doctrine pontificale. Aussi avec quelle joie nous accueillîmes dans nos rangs ce chevalier d'un autre âge, avec quel respect et quelle confiance nous reçûmes ses avis et ses conseils.

Le cours que Mgr Lapointe professa à notre première Semaine sociale, et dont le compte rendu ne donne malheureusement qu'un résumé, fit sensation. La crise sociale décrite par Léon XIII, tel en était le sujet. De haute prestance, d'une voix ferme et bien articulée, le conférencier gagna aussitôt l'attention de son auditoire et sut lui inculquer ses convictions: le mal dont souffrent d'autres pays, le Canada en est déjà atteint et si les catholiques canadiens n'emploient pas sans tarder les remèdes indiqués par le grand pontife, ils connaîtront bientôt leur sort lamentable.

Aussi les deux années suivantes, aux Semaines sociales de Québec et d'Ottawa, Mgr Lapointe figurait de nouveau parmi les conférenciers. A la première il parla, devant le premier ministre de la province, du syndicalisme catholique au Canada; à la deuxième, de l'observation du dimanche dans notre industrie; deux sujets qui lui tenaient particulièrement à cœur, pour lesquels il livra toute sa vie de vigoureux combats.

Membre lui aussi dès l'origine de notre Commission générale, la science et l'expérience de ce grand lutteur nous furent

d'un précieux secours. Nous le considérons comme un aîné, un maître, un père. Il assista à nos réunions annuelles aussi longtemps que sa santé le lui permit. Et dans la solitude de ses dernières années, il suivait d'un esprit attentif la marche de notre œuvre. Je le consultais annuellement sur le sujet de la prochaine Semaine. Il n'omettait jamais de me communiquer son avis, de faire ses suggestions, de discuter le programme esquissé. Il en profitait même pour donner ses impressions sur les événements actuels. Attaché à des méthodes d'apostolat qui avaient si bien servi son zèle, il s'inquiétait parfois d'une évolution dont il ne voyait pas très bien la raison d'être. Mais son jugement demeurait toujours serein. Et seule la gloire de Dieu l'intéressait. Que sa grande âme jouisse au ciel de la paix qu'elle a si bien méritée!

Ce deuxième deuil ne s'était pas encore éteint, qu'un troisième plus cruel encore ravageait nos âmes. Par quels mots l'exprimer? Ce n'était plus en effet un compagnon d'armes lointain avec lequel, si excellent fût-il, la distance ne permettait que de rares contacts, qui disparaissaient, mais bien un collaborateur immédiat, un ami, un frère, à qui on pouvait avoir recours tous les jours, à chaque instant. Et l'homme à la fois le plus savant et le plus simple, le plus intrinsèque sur les principes et le plus charitable envers les personnes, le plus droit, le plus noble, le plus dévoué, le plus généreux, le plus humble...

Je le répète: quels mots employer pour dire les mérites du regretté Mgr Philippe Perrier et exprimer le vide immense que cause sa mort?

C'est dans son bureau, au presbytère si accueillant de l'Enfant-Jésus, que fut conçue la première Semaine sociale du Canada. J'y avais entraîné deux amis, après m'être assuré son adhésion. J'étais certain que, née là, sous ses auspices, l'institution vivrait et prospérerait. Il ne voulut pas en être le président, ainsi que je le proposai à la première assemblée de la Commission générale. Il me renvoya la balle et, devant sa décision bien arrêtée, je dus céder.

Mais il demeura un des grands ouvriers de l'œuvre, un de ses meilleurs soutiens, un de ses conseillers les plus écoutés. Assidu à nos réunions, ses avis judicieux faisaient loi. Les positions franches ne l'effrayaient pas. Son zèle et sa science théologique les recherchaient plutôt.

Conférencier lui aussi, comme le cardinal Villeneuve et Mgr Lapointe, à la première Semaine de 1920, il revint au programme six autres fois. Ce fut ordinairement pour une grande conférence et sur les sujets les plus variés: à Chicoutimi, en 1929, la vie paroissiale; à Rimouski, en 1933, l'Église et la terre; aux Trois-Rivières, en 1936, l'Église et la restauration sociale; à Sherbrooke, en 1938, les droits du syndicalisme; à Valleyfield, en 1943, la tempérance. Sa voix mâle avait des accents vibrants pour rappeler les droits de l'Église, fustiger les lâchetés, entraîner à l'action.

Son dernier discours eut lieu lors de notre vingt-cinquième anniversaire, en 1945. Il présidait la magistrale conférence de son ami, le chanoine Groulx, qu'il salua comme « un maître de la recherche historique, un maître du style, un maître de réflexions et d'énergies patriotiques qui ne s'est jamais écarté de la ligne droite ». Et il termina en s'adressant à la jeunesse pour laquelle il avait une prédilection marquée: « Si vous réussissez, jeunes gens, à suspendre votre liberté à la liberté de Dieu sur un large champ et par une large expérience, vous suscitez les institutions qui sauveront notre intégrité catholique et française. C'est le mot d'ordre que je me permets de vous transmettre à la clôture de cette session. Soyez dignes de vous-mêmes, et de vos ancêtres, dignes de l'Église à laquelle vous avez l'honneur et le bonheur d'appartenir. »

Fidèle à une habitude qui lui était chère, Mgr Perrier assista, l'an dernier, à la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe, et il comptait bien participer, en septembre prochain, à celle de Rimouski où l'attendait un autre de ses amis intimes, S. Exc. Mgr Courchesne. Peu, vraiment, parmi les membres de notre équipe initiale, ont porté à l'œuvre, dont son zèle avait assuré en grande partie l'établissement, un intérêt aussi profond, aussi bienfaisant.

Premier président de l'École Sociale Populaire, qu'il avait contribué à fonder avec le P. Léonidas Hudon, S. J., il voulut lui inculquer un esprit qu'elle s'est efforcée de conserver. L'amour de l'humble ouvrier l'animait. Il souffrait de le voir à la merci d'un capitalisme oppresseur. Il ne pouvait comprendre l'indifférence de tant de catholiques pour l'enseignement social des Papes. Rien ne lui paraissait plus opportun que de diffuser cet enseignement, de le faire pénétrer dans les esprits et les mœurs. Qu'une œuvre s'y appliquât tout entière, sans vaine crainte, hardiment même, le comblait de joie. Il l'aida de sa plume, de sa parole, de son argent.

La doctrine de l'Église, telle fut, peut-on dire, la grande passion de Mgr Perrier. Elle domina toute sa vie. Elle commandait ses jugements et ses actes. Elle était devenue comme une part de lui-même, de son cerveau, de son cœur. Il aurait versé son sang pour en défendre la moindre parcelle.

Aussi combien les abdications, les compromissions, les reniements, le révoltaient. Il y voyait la source principale de nos maux, le grand obstacle au plein épanouissement de notre nationalité à laquelle son patriotisme éclairé tenait si fortement. Que n'a-t-il tenté en ces derniers temps pour enrayer ce courant dangereux!

Ceux qui l'ont entendue n'oublieront pas de sitôt la brève mais substantielle et énergique allocution qu'il prononça en 1945 sur nos devoirs de catholiques. Elle demeurera comme son testament spirituel. Il débute avec calme, de son ton de professeur: « En principe, toutes nos œuvres doivent porter le sceau de notre foi. » Et après avoir établi la vérité de cette affirmation, il conclut:

HORIZON INTERNATIONAL

CRISE OUVRIÈRE EN AMÉRIQUE LATINE

Le P. Joseph Ledit, S. J., notre chroniqueur international, profite de son séjour au Mexique pour nous adresser une abondante information, agrémentée de ses réflexions personnelles, sur les mouvements ouvriers sud-américains. (N. D. L. R.)

LA SITUATION OUVRIÈRE, en Amérique latine, semble être en état de crise sans qu'on puisse encore prédire dans quelle direction elle va évoluer.

Jusqu'à tout récemment, les mouvements ouvriers, à l'exception de groupes restreints et d'influence limitée, faisaient partie de la *Confédération des Travailleurs d'Amérique latine* (C. T. A. L.) fondée en 1938 par l'avocat révolutionnaire mexicain Vicente Lombardo Toledano. Avant cette date, plusieurs tentatives de fédération panaméricaine avaient eu lieu. En 1918, la Confédération régionale ouvrière mexicaine (C. R. O. M.), à tendances anarcho-syndicalistes, s'était unie à l'*American Federation of Labor* des États-Unis et quelques groupes restreints d'Amérique latine pour fonder la Confédération Panaméricaine du Travail. La même année vit naître à Montevideo, en Uruguay, une Confédération syndicale latino-américaine qui s'affilia à l'Internationale rouge des syndicats (Profintern) et fut dissoute; en 1929, l'Association Continentale des Travailleurs entra en scène à Buenos-Aires pour réunir les syndicats de tendance anarcho-syndicaliste. Ces efforts restèrent en grande partie stériles.

Que gagnerions-nous à mêler à ces forces surabondamment éprouvées des éléments neutres ou suspects, qui les affaibliraient et qui les empêcheraient de produire tout leur effet? Les œuvres mixtes ou neutres se ressentent de ce qu'il y a de faux et de bâtard à leur origine. Elles manquent d'unité et comment faire agir de concert et avec puissance des éléments radicalement divisés!

Puis il donne cette consigne suprême:

Soyez donc catholiques dans toutes vos œuvres comme vous l'êtes dans votre cœur. Que tous vos actes portent le sceau de votre religion, que votre foi se fasse respecter même quand vous travaillez avec des hommes étrangers à vos convictions. Les groupements qui vous conviennent sont des groupements catholiques.

Géants de l'apostolat, témoins inconfusibles du Christ, comment une œuvre favorisée du concours de tels hommes ne s'attristerait-elle pas de leur départ? Comment l'Église elle-même, riche cependant en valeurs spirituelles, n'en serait-elle pas émue? Sans doute brisés par l'âge ou les travaux, on ne pouvait attendre d'eux qu'ils déploient comme autrefois leur inlassable activité, mais leur seule présence parmi nous était un gage de force et de progrès, une assurance contre les lâchetés et les défaites. Nous espérons que longtemps encore elle reconforterait les vaillants, stimulerait les tièdes, paralyserait les méchants.

Gardons au moins pieusement la mémoire de ces héros chrétiens, retenons les grandes leçons de leur vie. Renouvelons aussi notre confiance en la divine Providence. L'Église est immortelle. Même aux jours les plus sombres de son histoire, les apôtres ne lui ont jamais manqué. Derrière ceux qui tombent, déjà monte la relève. Et dans cette jeunesse ardente, formée aux fortes disciplines de l'Action catholique, nous sentons le frémissement des âmes que soulève l'appel du Christ vers les moissons blanchissantes. Puissent ces vaillantes recrues s'engager résolument dans le sillon tracé par les trois grands disparus que pleure actuellement l'Église canadienne!

En effet, il est difficile à une véritable internationale ouvrière de prospérer à moins qu'elle ne repose sur une double force: il faut que dans le pays où elle a son siège social elle soit appuyée par un fort mouvement ouvrier national (ou par le gouvernement); elle doit surtout obtenir la coopération du gouvernement soviétique qui lui assurera ses contacts internationaux; aucun autre gouvernement du monde n'a su pratiquer le colonialisme ouvrier avec efficacité. Or, cette double condition se réalisa quand le général Lazaro Cardenas devint président du Mexique.

Frotté lui-même de communisme, sauf quand il s'agissait d'amasser sa fortune personnelle, et décidément aidé par Moscou, Lazaro Cardenas donna tout son appui à un avocat très intelligent et ambitieux, Lombardo Toledano, qui devint l'enfant chéri du régime. Celui-ci fonda une « Université Ouvrière », qui n'était ni Université, ni ouvrière, mais obtint un subside annuel de 300,000 pesos; il put créer un quotidien, *El Popular*, ni répandu, ni populaire, mais qui représentait une mise de fonds considérable. *El Popular* se défend d'être communiste, mais je voudrais bien connaître le lien de parenté qui l'attache à *La Voz de México* (l'organe du Parti). La « ligne » des deux journaux est identique. Et puis, je me suis procuré à l'imprimerie de *El Popular* un numéro de *La Voz de México*, trois jours avant la date de sa

parution, qui ressemblait singulièrement à une épreuve. En 1933, Toledano fonda une « Confédération des Ouvriers et Paysans de Mexico » (en se séparant de la vieille C. R. O. M.) qui plus tard se dédoublait en Confédération des Travailleurs Mexicains (C. T. M.) et Confédération nationale paysanne (C. N. C.). Les deux confédérations eurent leurs milices armées et, en 1943, nous assistâmes à un défilé de ces guerriers ouvriers et paysans.

PREMIER CONGRÈS DES TRAVAILLEURS D'AMÉRIQUE LATINE (1938)

Après les travaux d'approche qui commencèrent en 1936, Toledano put convoquer un premier Congrès des Travailleurs d'Amérique latine. C'était en 1938, à la grande époque des Fronts populaires. Il s'assura l'adhésion des dirigeants internationaux suivants: Léon Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T. de France (alors unifiée avec la C. G. T. U. communiste); Ramon Gonzalez Pena, président de la C. G. T. espagnole (la C. G. T. espagnole avait été longtemps anarcho-syndicaliste; en 1938, elle était dans la « ligne ») et ministre de la Justice et de l'Éducation publique en Espagne rouge; Edo Finnen, président de la Fédération internationale des Ouvriers du Transport, et Ragnar Casparsson, délégué des cheminots de l'Inde; Ad. Staal, délégué du Bureau International du Travail; John L. Lewis, président du C. I. O. aux États-Unis.

L'Amérique latine envoya des délégués des organisations suivantes: Confédération générale du Travail de la République Argentine; Confédération syndicale des Travailleurs de Bolivie; Confédération des Travailleurs de Colombie; Confédération des Travailleurs du Chili; dix organisations ouvrières de Cuba; Congrès national des Travailleurs de l'Équateur; Confédération nationale des Travailleurs du Paraguay; groupes ouvriers du Pérou, du Nicaragua; Confédération des Travailleurs du Vénézuéla, organisation du Costa-Rica et de l'Uruguay; enfin, et surtout, la C. T. M. du Mexique.

De ce Congrès naquit la C. T. A. L. ou Confédération des Travailleurs de l'Amérique latine, dont Lombardo Toledano fut élu président. Il devenait, — l'expression lui plut beaucoup, — « chef ouvrier continental ». Il organisa sa Confédération en cinq grandes régions, couvrant toute l'Amérique latine.

Tout cela ne donne guère l'impression d'une organisation démocratique, comme les unions ouvrières réelles le sont d'ordinaire. Cette centralisation schématique, l'autorité accordée à des secrétaires à cheval sur plusieurs pays, la coordination des offices, les appuis internationaux trouvés aussi facilement, les groupes anonymes, mais toujours « ouvriers », c'était la signature de l'intellectuel bureaucrate, habile à bâtir un « front » genre moscovite. A cette date, d'ailleurs, Toledano avait déjà fait son pèlerinage au Kremlin et reçu les bénédictions indispensables. Les articles suivants du programme de la C. T. A. L. respirent une idéologie analogue:

- Unifier la classe ouvrière d'Amérique latine.
- Travailler à l'unification de la classe ouvrière dans chacun des pays latino-américains.
- Travailler à l'unification des travailleurs du continent américain.
- Travailler à l'unification des travailleurs du monde entier.
- Défendre les intérêts et les efforts du mouvement ouvrier en Amérique latine.
- Aider les mouvements ouvriers de tous les pays à défendre leurs intérêts.
- Coopérer au progrès de la législation ouvrière en Amérique latine.
- Lutter contre tout impérialisme afin d'obtenir l'autonomie des pays latino-américains.
- Lutter contre les guerres d'agression et de conquête, contre la réaction et le fascisme.

Un programme vraiment ouvrier eût mis en avant des tâches plus concrètes. Ce verbiage d'unification locale, continentale, mondiale de lutte contre l'impérialisme, le « fascisme » (à la veille du pacte Molotov-Ribbentrop) et la « réaction », ressemblait trop aux harangues de Dimitrov, aux clichés des orateurs de « front populaire », pour que le lecteur averti pût s'y méprendre. Nous traduisons du programme de la C. T. A. L. les deux paragraphes suivants:

2. La C. T. A. L. rejette toute solution de caractère uniforme et universel, non seulement parce qu'elles sont des utopies, mais parce qu'elles comportent des buts contraires à la liberté et au progrès des peuples. Parmi ces solutions il y a le *Nouvel Ordre chrétien*, proposé par certains cercles réactionnaires de l'Eglise catholique comme un retour à la féodalité; l'*économie de balance* qui offre à la petite bourgeoisie l'espoir trompeur de revenir à l'étape de la libre concurrence du capitalisme; la théorie du *super-impérialisme* qui donnerait au capital financier l'occasion d'installer une dictature mondiale des monopoles; l'idée trotskiste de la *révolution permanente*, grâce à laquelle la « Quatrième Internationale » voudrait tenter une révolution universelle dans tous les pays à la fin de la guerre.

La révolution permanente est assurément une utopie et détruirait tout espoir de progrès et de liberté; le super-impérialisme pourrait aisément devenir une tyrannie; l'économie de balance est moins un système social qu'économique. Où donc Lombardo Toledano a-t-il trouvé que le « *Nouvel Ordre chrétien* » veut imposer un système uniforme à tous les pays? En tout cas, le lecteur aura observé que l'habile avocat a gardé le silence le plus impressionnant sur l'unique système qui veut imposer une solution uniforme à tout l'univers, et qui est en même temps utopique et contraire à la liberté et au progrès des peuples: la dictature communiste. Toledano n'en souffle mot et cela suffit à le classer. Comme tant d'autres, il proteste vigoureusement quand on le dit communiste; il s'acharne à réaliser le programme international du parti.

3. La C. T. A. L. regarde comme très dangereux les plans d'alliance entre l'aile la plus réactionnaire du capital financier et les forces féodales représentées par quelques cercles réactionnaires de l'Eglise catholique, dans le dessein d'établir la paix sur la base de l'économie corporative et du régime politique dictatorial. Une alliance de ce genre permettrait à l'Etat fasciste de se perpétuer en Europe et de s'établir en Amérique, comme ce fut déjà le cas pour la République Argentine. (*What does the C. T. A. L. mean*, pp. 26-27.)

Ceci fut rédigé en 1944. Depuis lors, l'Argentine de Peron se rapprocha de l'U. R. S. S. Quant aux « cercles réactionnaires de l'Eglise catholique », Lombardo Toledano s'est toujours abstenu de les définir avec précision. Nous retrouvons ici la pensée exprimée par le sénateur chilien, Elias Laferte, dans son retentissant discours de 1943 que nos lecteurs connurent alors.

SITUATION PRÉSENTE DE LA C. T. A. L.

Sur le papier, l'énumération des diverses confédérations qui composent la C. T. A. L. donne l'impression d'une puissance formidable. En est-il de même dans la réalité? En tout cas, l'activité de Lombardo Toledano fut tellement appréciée en haut lieu qu'il fut élu (ou nommé) vice-président de la Fédération mondiale des Syndicats, créée à la fin de la guerre avec M. Louis Saillant (France) pour président. Cependant, pour peser la valeur de la C. T. A. L., il faudrait connaître le degré d'organisation de chacune des unités qui l'intègrent; certaines paraissent suspectes! Il serait également indispensable de connaître le caractère exact du lien qui les unit au secrétariat général. J'allai au siège central de la Confédération.

Je m'attendais à voir un établissement considérable, avec de nombreux journaux en étalage, des rangées de classeurs

et une armée de secrétaires engagées à leurs machines à écrire. J'entrai dans une salle importante qui n'avait qu'une seule porte (il n'y avait pas d'accès à d'autres bureaux); quelques fauteuils et deux ou trois tables. Sur les murs, une cinquantaine de parchemins richement enluminés, offerts à Vicente Lombardo Toledano par ses admirateurs. On pouvait y lire des éloges dithyrambiques qu'on eût crus réservés au seul chef et père du prolétariat international; quelques étagères avec des brochures; dans un coin, par terre, une pile de journaux et de revues d'un caractère plutôt anodin (il y avait un exemplaire de *The Protestant* de New-York, que je ne fus pas surpris de trouver là). Rien qui suggérât une puissante organisation; c'était simplement un majestueux bureau de grand homme!

Je demandai de la littérature sur la C. T. A. L. On prit dans l'étagère une quinzaine de brochures de Toledano (il y avait deux employés au bureau: un secrétaire et un homme qui avait l'apparence d'un garçon à tout faire; le secrétaire donna à celui-ci l'ordre de me remettre « un exemplaire de chacune »). C'était presque uniquement des discours sur l'U. R. S. S.; il y avait aussi, sur l'étagère, une pile d'exemplaires d'un volume sur la révolution de 1946 au Vénézuéla. Toutes ces brochures, si elles constituaient un éloquent témoignage des accointances soviétiques du Maître, ne me renseignaient pas sur la C. T. A. L. A ma demande, on tira de la pile de journaux une dizaine d'exemplaires des *C. T. A. L. News* (rédigées en espagnol au recto, en anglais au verso), dont on me fit gracieusement cadeau.

La lecture des *C. T. A. L. News* m'apprit peu de chose sur la C. T. A. L. et celui qui voudrait s'y renseigner sur la vie ouvrière en Amérique latine sera désappointé. De violentes dénunciations de l'*American Federation of Labor* et de ses « tactiques divisionnistes » en Amérique latine, quelques entrefilets sur le mécontentement des ouvriers ibéro-américains et leur lutte contre « l'impérialisme »; beaucoup de publicité pour Lombardo Toledano, des philippiques contre les « crimes de Franco », des articles sympathiques à la Pologne de M. Bie-Rut. On connaît le genre! Un secrétaire-portier-téléphoniste consacre une ou deux heures de travail par semaine à rédiger cette feuille en découpant dans une correspondance quelconque du Komintern, et en rédigeant quelques notes sous la dictée un peu distraite du Maître. C'est tout!

Et l'on conclut, est-ce précipitamment? que la C. T. A. L., c'est tout simplement Lombardo Toledano, agissant avec l'appui politique, diplomatique et financier de son propre gouvernement (jadis), des gouvernements auprès desquels on le recommande et, surtout, avec les concours des amis de l'U. R. S. S. mis gracieusement à sa disposition dans les divers pays. Jadis, à la première époque d'Earl Browder, les émissaires soviétiques voyageaient sous de faux noms, comme des conspirateurs. Vicente Lombardo Toledano circule avec grandeur, cause avec les personnages qui le reçoivent, et cela, c'est la C. T. A. L. Visiblement il n'y a rien d'autre. Un bluff aussi gigantesque a été rarement monté avec autant de simplicité. Un des gros désappointements de Victor Kravchenko a été de voir la facilité avec laquelle nombre de personnes, d'ailleurs bien intentionnées, gobaient tous les bobards. Celui de la C. T. A. L. fut un des plus étonnants.

CLIMAT POLITIQUE MEXICAIN

Le bluff le mieux organisé ne saurait s'éterniser si on ne l'entretient plus; la baudruche la plus savamment gonflée finit par éclater, la propagande la plus habile finit par être percée quand elle n'est plus suffisamment appuyée. Vicente Lombardo Toledano risque-t-il d'être laissé à son destin?

Le lecteur qui nous aura suivi jusqu'ici aura remarqué avec quelle fréquence le mot d'*appui* revenait sous notre plume. Au Mexique où l'on fait une distinction entre le pays

légal et le pays réel (honni soit qui mal y pense), un des mots les plus usités dans la littérature politique est celui de *respaldo*, qui veut dire épauler: nous avons traduit le substantif *respaldo* par appui, mais la nuance n'y est plus!

A l'époque révolutionnaire, quand les présidents étaient tous des « militaires », on s'appuyait sur des bandes armées. Tout politicien qui se respectait avait ses *pistoleros* qui constituaient son *respaldo* principal. De temps à autre, un « général » s'insurgeait contre le gouvernement (la révolution mexicaine ne semble pas avoir produit de colonels), et restait vainqueur ou vaincu. La liste des politiciens mexicains qui périrent de mort violente mériterait d'être dressée; elle constituerait un éloquent commentaire du texte évangélique: « Celui qui tirera le glaive, périra par le glaive. »

Le général Manuel Avila Camacho, durant son sexennat, détacha le Mexique de la violence et l'orienta dans le sens de la légalité; depuis un an, pour la première fois, le président du pays est un civil. Le *respaldo* devient plus subtil, plus nuancé, en un mot plus politique. En province où la vieille garde révolutionnaire se sent menacée dans ses intérêts, le sang coule encore et le crime politique reste, hélas! souvent impuni. Le président est l'homme le plus « épaulé » du pays. La presse ne le critique pas; tout le monde chante ses louanges; le petit peuple semble mettre beaucoup de sincérité dans le *respaldo* qu'il lui donne, mais en est-il ainsi des vieux favoris? Que se passe-t-il dans les coulisses?

Le récent Congrès de la C. T. M. a donné un violent relief aux divisions qui déchiraient les chefs ouvriers. Ici, il faut expliquer le terme de *lider* (de l'anglais *leader*). Le *lider* ouvrier mexicain n'est pas un simple président, secrétaire, ou organisateur de syndicat, comme on les voit ailleurs; c'est ce qu'on pourrait appeler un politicien ouvrier. Jusqu'à tout récemment, il pratiquait la corruption et la violence, tirait ses *mordidas* (pots-de-vin) ou armait ses sbires comme n'importe quel autre homme public. Il s'était produit un véritable abîme entre le *lider* tout-puissant et les ouvriers exploités. Comment le *lider* arrivait-il à sa position et la maintenait-il? Mystère du *respaldo*!

L'évolution du Mexique vers la paix et la légalité ne pouvait qu'ébranler sérieusement la puissance des *liders*. Nous avons raconté dans un article précédent comment le mouvement intensément prolétaire des ouvriers de Notre-Dame de Guadalupe mit à nu l'impopularité des chefs ouvriers révolutionnaires. Depuis quelques mois, la grande presse du pays dénonça avec une amertume de plus en plus intense la corruption des chefs ouvriers. C'est dans cette atmosphère de tempête que s'ouvrit le Congrès de la C. T. M.

Il avait été préparé par une « table ronde » des divers mouvements marxistes mexicains, à laquelle avaient été convoqués des représentants de l'Université Ouvrière, de *El Insurgente*, du Parti communiste et de l'Action socialiste unifiée. L'ordre du jour consistait dans la discussion du thème suivant: « Objectifs et tactique de la lutte du prolétariat et du secteur révolutionnaire mexicain dans l'étape actuelle de l'évolution historique du pays ». Toledano ouvrit les débats par un discours de quatre heures et demie sur le matérialisme dialectique, et l'interprétation dialectique du moment historique actuel dans le monde, l'Amérique et le Mexique. En « dialecticien » fidèle, il tonna contre l'opportunisme de droite, le sectarisme de gauche, et critiqua la C. T. M. dans les termes suivants:

A l'intérieur de la C. T. M. il y a une crise conduite par des causes intérieures et extérieures comme la rivalité de bandes ou factions; l'intervention de l'autorité fédérale et locale dans le régime de l'organisation syndicale; le manque d'une forte conscience de classe dans la masse, qui soit capable d'empêcher la corruption des chefs; l'opportunisme des chefs qui, pour devenir fonctionnaires du gouvernement ou gagner une élection, trahissent les intérêts de leur classe ou abandonnent leur poste; la faiblesse de la formation et

du renouvellement des cadres syndicaux parce que les chefs ne veulent pas abandonner leur position: la corruption, l'achat, l'acoquinage des chefs ouvriers avec les patrons... et la crise morale qui se révèle dans la prévarication, les négoes illicites et le cynisme du chef ouvrier.

FACTIONS RIVALES

Au fond, tout le verbiage sur le matérialisme dialectique se réduisait à ceci: le IV^e Congrès de la C. T. M. devait élire un successeur au secrétaire général, Fidel Velazquez, devenu sénateur et cossu, mais resté tolédaniste. Deux candidats étaient en présence: le député Fernando Amilpa, violoniste et tolédaniste, et Louis Gomez Z., cheminot et « sectaire de gauche ». La « Table ronde », qui dura du 13 au 22 janvier, ne fit qu'accentuer les divisions. Après les débats, chacun des deux groupes organisa les élections à venir.

Le 20 mars, coup de théâtre. Sachant qu'il ne gagnerait pas l'élection au secrétariat de la C. T. M., Louis Gomez Z. ouvre un Congrès dissident avec « 2,700 délégués représentant plus de 350,000 ouvriers organisés ». Le secrétaire du Travail, Lic. André Serra Rojas, salue le Congrès au nom du président et proclame la dévotion du gouvernement à la cause de l'Unité ouvrière. Une nouvelle centrale est fondée, la C. T. U. M. (Confédération des Travailleurs unifiés du Mexique). Avant la fin des débats, une partie des délégués sort en claquant les portes. Le Congrès d'unification a déjà produit une nouvelle chicane.

Le 26 mars s'ouvrirent deux autres Congrès: celui de la C. T. M. et celui de la C. T. M. épurée.

La C. T. M. réunit 5,821 délégués dont les noms et titres remplirent quatre pages de *El Popular*. Environ un millier avaient été mobilisés dans la ville même de Mexico. Quant aux délégations provinciales, elles avaient amené leurs fanfares et *mariachis* (orchestre à cordes). Plus tard, les gens de Louis Gomez protestèrent que beaucoup de délégués ne représentaient que leurs propres personnes, n'ayant reçu aucun mandat de leur syndicat. C'était beaucoup d'indignation pour pas grand'chose. Les deux Congrès avaient mobilisé le ban et l'arrière-ban de leurs fidèles, et les ouvriers n'avaient pas eu grand'chose à dire. Le secrétaire du Travail vint également parler d'unification à ce Congrès. Désormais une polémique enragée était engagée entre les deux centrales.

Dans l'interval, la C. T. M. « épurée » tenait elle aussi ses assises et élisait son Comité central. Ainsi la vieille C. T. M. est divisée en trois tronçons qui s'excommunient: la C. T. M., la C. T. M. épurée et la C. T. U. M. La C. T. M. de Toledano semble être encore la plus forte. Voyons un peu le *respaldo* qu'elle obtint de l'étranger.

Peu de temps auparavant, le secrétaire général de la Fédération des Travailleurs du Chili s'était détaché de la C. T. A. L. en protestant contre le communisme de Lombardo Toledano: « Contre l'avis de beaucoup de ses dirigeants, la C. T. A. L. fut conduite par son président à servir d'abord la politique naziste après le pacte nazi-soviétique d'août 1939, et, plus tard, la politique d'unité nationale définie par Moscou quand la Russie fut attaquée par l'Allemagne. Les mouvements populaires de nombreux pays — je pense surtout au Vénézuéla et au Pérou — ne comptèrent jamais avec la solidarité de la C. T. A. L. » Néanmoins, le Chili envoya deux délégués dissidents au Congrès de la C. T. M., le député Juan Vargas Puebla et senior Georges Gacitua. M. Puebla salua le Congrès au nom des « travailleurs du Vénézuéla, du Guatemala, de Santo Domingo, de l'Équateur et du Nicaragua, groupés dans le mouvement ouvrier de l'Amérique latine ». Serait-ce tout ce qui reste de la C. T. A. L.? Il est vrai que, ces dernières années, Lombardo Toledano fut brutalement chassé de plusieurs républiques d'Amérique latine. Si les délégués de ces six pays sont toute la survivance de la C. T. A. L., la baudruche a éclaté!

L'APPUI ÉTONNANT DU C. I. O.

Irene Patricia Munnely, assistante de l'attaché ouvrier de l'ambassade de Grande-Bretagne, vint lire un message au Congrès de la C. T. M. Comme *respaldo*, c'était mince. Plus grave fut la participation du C. I. O., dont le délégué, John C. Knight, prononça les paroles suivantes:

Le C. I. O. envoie le salut le plus chaleureux et le plus cordial au IX^e Congrès national de la C. T. M. Le C. I. O. représente six millions de travailleurs. J'apporte également un salut fraternel de deux grands dirigeants ouvriers de mon pays: Phillip Murray, président du C. I. O., et James S. Potoski, président du Syndicat national de l'industrie du vêtement et du comité latino-américain du C. I. O. La semaine passée, j'eus l'occasion de voir Murray et nous conversâmes longuement sur ma visite à Mexico. Il me pria d'apporter ses félicitations les plus sincères à cette assemblée, et ses meilleurs vœux de prospérité pour le grand *lider* mexicain Fidel Velazquez et pour le grand *lider* international Vicente Lombardo Toledano.

Cela, c'était du *respaldo* et du *respaldo* substantiel! Le moment est peut-être venu d'avoir une franche explication avec le C. I. O. sur son colonialisme ouvrier.

Plus d'une fois, au cours des deux dernières années, alors que d'immenses grèves secouaient les États-Unis, il nous était venu à l'esprit d'expliquer aux chefs ouvriers de ce pays que les conséquences de leurs grèves étaient la famine et la mort de plusieurs centaines de milliers de personnes en Europe et en Asie. Les grèves de charbon eurent des conséquences terribles; de même celles de débardeurs et certaines grèves de transports. Nous nous abstinmes, en pensant qu'après tout le problème regardait en premier lieu les États-Unis, et en espérant que les dirigeants américains n'avaient pas perdu le sens de la responsabilité humaine. Pour nous, il n'y a pas de doute possible: la vie des coolies chinois ou des affamés d'Europe centrale pèse plus dans la balance humaine qu'une augmentation de salaires aux États-Unis ou ailleurs.

Il y a environ deux ans, des dirigeants du C. I. O., en promenade à Mexico, ne cachèrent pas leur mécontentement de l'attitude communisante de la C. T. M. en général et de Vicente Lombardo Toledano en particulier, dont le C. I. O. avait été l'appui étranger principal en Amérique dès le commencement.

Alors, que veut dire ce ridicule message du président du C. I. O. au « grand leader international »? Quand les ouvriers catholiques mexicains, avec un éclat de plus en plus retentissant et à force de sacrifices inouïs, se détachent d'un « liderisme » qui les avait exploités, volés, calomniés et persécutés, durant d'interminables années, quand la corruption des dirigeants ouvriers mexicains s'étale en plein soleil dans leurs propres assemblées, quand certains de ces dirigeants, sifflés et hués dans un nombre grandissant de républiques américaines, sont exposés publiquement dans leur propre pays, que vient faire ce *respaldo* honteux accordé à une tyrannie qu'on qualifie ouvertement de trahison contre l'Amérique en faveur de l'U. R. S. S.? M. Murray ne s'est peut-être pas rendu compte de la portée de son message? Qu'il sache, alors, que son intervention maladroite en faveur d'une faction, dans une querelle à laquelle il n'aurait pas dû se mêler, a causé indignation et scandale. Et si, grâce à cet appui, la C. T. M. arrive à se renflouer assez pour reprendre ses vieilles abominations, les ouvriers honnêtes du Mexique sauront qui tenir responsable des vexations qui leur seront imposées.

Cela, c'est l'avenir! Aujourd'hui, les dirigeants ouvriers s'insultent et se déchirent. Il y a à l'occasion du sang versé. Dans cette confusion, le pauvre prolétariat souffre, s'organise comme il peut et attend des temps meilleurs.

Mexico.

Joseph-H. LEDIT.

FEUILLETON DES SPECTACLES

Roger DUHAMEL

ON COMPRENDRA sans doute que je n'aie pas le courage d'inscrire dans cette chronique des navets aussi authentiques que *My Favorite Brunette* ou *Song of the South*. Par respect pour l'intelligence du lecteur, je devrai aussi passer sous silence la nième entreprise cinématographique poursuivie en marge du roman de Fannie Hurst, *Humoresque*, où Joan Crawford exploite à satiété des tics qui lui ont déjà trop servi; de même pour *It's a Wonderful Life*, un film signé Frank Capra et mettant en vedette l'excellent James Stewart (souvenez-vous de *A Philadelphia Story*), où l'on spéculé trop ouvertement sur la sensibilité d'un public toujours empressé à s'émouvoir au mélodrame où Margot a pleuré. Ceux qui goûtent la musique de Jerome Kern, non dépourvue de mérites dans son registre limité, pourront se délecter avec *Till the Clouds Roll By*, mais une telle pellicule, dont la formule est connue depuis longtemps, tient plus de l'opérette-synthèse que du véritable cinéma.

Il y a lieu d'insister davantage sur *The Razor's Edge*, une œuvre d'Edmund Goulding inspirée d'un roman de Somerset Maugham. Une grande publicité a entouré le lancement de ce film dans lequel on a réuni une pléiade d'excellents interprètes. Comment se fait-il que sa projection nous laisse le plus souvent indifférents, quand nous ne sommes pas franchement agacés par certaines scènes qui n'en finissent plus? Pour ma part, je fais porter le tort à peu près exclusivement sur l'écrivain, dont l'œuvre, à prétentions faussement philosophiques, est incohérente et prétentieuse. Les cinéastes ont bien essayé de l'alléger, mais, malgré leurs louables efforts, ils n'ont pu écarter le prêchi-prêcha qui en fait le fond.

Un jeune homme revenu de la première grande guerre se sent inadapté dans la société de Chicago où il doit à nouveau s'insérer. Une jeune fille l'aime, qu'il est censé aimer également. Mais il s'en retourne en Europe, à la recherche de sa vérité. Il habite un petit hôtel de quartier, il se mêle au peuple, on le verra même accomplir des besognes pénibles comme mineur; un jour, il se rendra jusqu'aux Indes, vivre dans la compagnie d'un vieux sage qui lui révélera dans la bonté le secret de l'existence. Mais cette thérapeutique morale ou psychologique ne l'engage pas à reprendre le cours normal de la vie. A Paris, il retrouvera la jeune femme qu'il a aimée, aujourd'hui mariée et mère de deux enfants, et qui l'aime toujours. Mais lui s'éprend d'une ancienne amie d'enfance, qui a eu des malheurs et qui a sombré dans la dépravation la plus absolue. Il veut même l'épouser, mais elle est assassinée auparavant. Que fera-t-il donc de sa vie, cette espèce de saint Benoît Labre sans la foi, qui nous paraît surtout manquer du courage élémentaire pour accepter modestement le sort qui lui échoit et se soumettre ainsi aux vues de la Providence?

Cet effort de sanctification laïque, qui n'est pas sans évoquer Salavin rendu à Tunis, ne nous convainc pas beaucoup. La spiritualité qui ne se fonde pas sur un Dieu personnel et connu par sa révélation n'est souvent qu'une commode échappatoire des responsabilités immédiates.

Il y a l'interprétation qui rachète partiellement cette œuvre manquée. Tyrone Power se sent évidemment mal à son aise dans un rôle gênant aux entournures: la caméra est impuissante à traduire en images saisissantes les crises subtiles d'un mysticisme inapaisé. Par contre, Gene Tierney a toute l'autorité, toute la dureté aussi, d'une jeune femme égoïste et froidement lucide. On a fait grand état, et c'est

justice, de la composition remarquable d'Anne Baxter, dont la dégradation est étudiée avec un souci artistique sans défaillance. L'excellent Herbert Marshall en est réduit à représenter l'auteur lui-même dans le rôle peu séduisant du vieux monsieur toujours présent au moment opportun et appelé à tirer les conclusions. Il y a lieu de célébrer à son mérite Clifton Webb, qui caricature avec un humour irrésistible le personnage falot d'un vieux *sab* impénitent. Comment ne pas souligner aussi la brève apparition de notre compatriote Henri Letondal, dont le commissaire de police est d'une justesse admirable?

Nous avons souvent applaudi aux exploits de Noël-Noël, mais comme il en va de Fernandel et de plusieurs autres, nous avons souvent regretté l'utilisation erronée de ses dons. Voici qu'il se révèle à nous sous un jour sympathique dans *le Père Tranquille*, dont il est à la fois l'auteur, le scénariste et le rôle-titre. C'est un film qui ne prétend pas à la superproduction, mais qui nous touche profondément, parce qu'il est avant tout humain. La résistance, c'est ainsi qu'elle a dû se passer: sans éclats de voix, sans protestations de fidélité républicaine, sans prétentions à l'héroïsme.

C'est un homme tellement paisible qu'on l'a surnommé, dans son village, le père Tranquille. Sa vie, partagée entre son foyer et le café, lui suffit amplement. Mais le pays est occupé. Voilà que tout change. Ce petit bourgeois se transforme tout naturellement en chef de groupe pour diriger les opérations de ceux qui ne consentent pas à la présence de l'ennemi. Il accomplit des tâches périlleuses et délicates sans croire un seul instant qu'il est devenu un personnage d'épopée. Il conserve toujours son ton goguenard et bon enfant. A la libération, il redeviendra ce qu'il a toujours été.

On pourrait redouter la banalité du sujet. Il n'en est rien: la vie est quotidienne, on le sait de reste. L'impression d'ensemble naît d'une série très adroite de touches légères, d'un véritable pointillé. Le plus souvent, une brève exclamation, un regard nullement appuyé, un sourire à peine esquissé, et le climat est créé. Il y a là une grande leçon de cinéma. En ces dernières années, on a trop insisté sur de vastes machines prétentieuses, destinées à nous en jeter plein les yeux, comme on dit familièrement. C'est fausser la vérité, c'est rapetisser l'objectif de l'écran. On a trop oublié l'émerveillement, la part du rêve qui surgit des moindres détails finement observés.

Je trouve sous la plume d'Alexandre Arnoux, dans son ouvrage *Du muet au parlant*, les lignes suivantes: « A minuit toutes les bobines, enroulées, dorment dans leurs boîtes. Les citadins rêvent; leur sommeil crée une réalité plus subtile, plus profonde que celle de l'état de veille; ils la construisent de leur propre substance; elle ne dépend que d'eux-mêmes; ils en sont à la fois le dieu, la lumière, la créature et le spectateur. Et peut-être les écrans recouverts d'ombre jouent-ils, pour leur propre compte, une féerie invisible, que nul œil humain ne percevra jamais, à cause du péché originel qui coupe nos communications avec l'âme des objets. Si un enfant très pur, cependant, avait été oublié dans la salle, au recoin d'une loge, pourquoi ne la verrait-il pas, lui? Et s'il devenait poète, pourquoi ne raconterait-il pas ce qu'il sait?... »

C'est le rappel d'une vérité première que le cinéma contemporain a trop oubliée. En voulant s'en affranchir, il s'est délibérément limité à n'être qu'un amusement sans signification. Il se trouve aujourd'hui dans une impasse. Est-il trop tard pour qu'il retrouve son âme?